

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CAPIT...
TRU...

607...
MOI...
MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

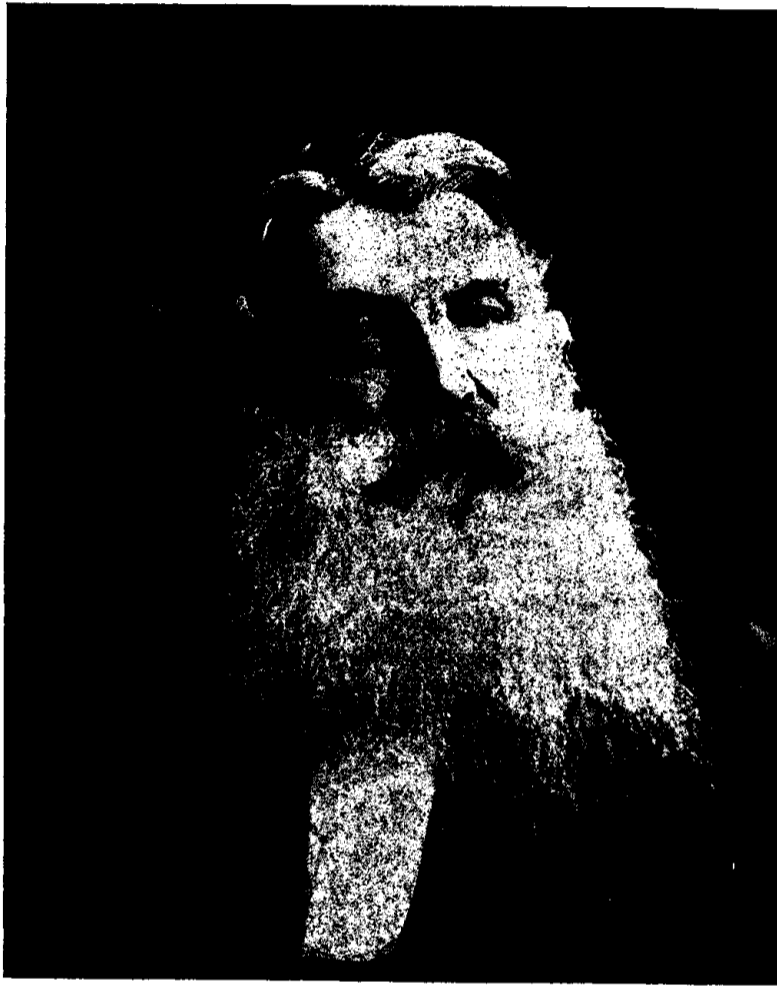
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 722.—SAMEDI, 5 MARS 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



HONORABLE M. WILFRID PRÉVOST
Conseiller législatif, décédé



COMMENT ON S'AMUSE A QUÉBEC.—Un parti de raquetteurs

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 FEVRIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe Le Fort.—L'hon. M. Wilfrid Prévost, par Firmin Picard.—La femme jugée par elle-même, par Aimée Patrie.—Épigramme.—La prière des assiégées, par Emery Desroches.—Qu'est-ce qu'un curé.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle canadienne : Le Neptune, par Louis Fréchette.—La cloche de l'Alma Mater, par Antonio Pelletier.—Galerie de nos hommes illustres en caricatures, Sir Olivier Mowat.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Poésie : Pitié pour le pauvre, par Oswald Mayrand.—Ecole littéraire.—Le gobelet d'argent, par J.-C. Taché.—Aphorismes commerciaux.—Poésie : Les grands vainqueurs, par B. de Flandre.—Nouvelle : La Saint-Hubert, (avec gravures), par Jules Lanos.—Petite poste en famille.—Théâtres.—Gravure-devinette.—Conseils pratiques.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.—Echec.

GRAVURES : Portrait de l'hon. Wilfrid Prévost, décedé.—Comment l'on s'amuse à Québec : Un parti de raquetteurs.—Nos hommes politiques en caricature : L'hon. sir Olivier Mowat.—Combat dans la jungle : Tigre et Antilope.—Dans nos campagnes : La chasse du renard.—Intérieur d'ouvrier : Heureuse famille.—Comment je fais ma tête (9 gravures).—Les rôles renversés.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent soixante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER, aura lieu samedi, 5 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Nous apprenons avec une vive peine, la mort de S. G. Mgr James-Vincent Cleary, archevêque de Kingston, décedé en son palais épiscopal le 24 février dernier à une heure et quart après-midi.

Mgr Cleary était né le 18 septembre 1828 à Dungarvan, comté de Waterford, Irlande. Ordonné prêtre en 1851 le 20 septembre, il fut sacré sixième évêque de

Kingston, à Rome, le 21 novembre 1880 et élu archevêque le 28 juillet 1888.

Sa mort est une grande perte pour le Canada.

Le 22 février dernier, une avalanche énorme ensevelissait deux maisons à Lévis, au faubourg Grand-Tronc, occasionnant la mort de plusieurs personnes, et des blessures plus ou moins graves à plusieurs autres.

Depuis bien longtemps, on n'avait vu, en ces pays, une telle quantité de neige. Des trains de Québec sont restés en panne trente-six heures à St-Martin ; d'Ottawa plus de vingt-quatre heures au Côteau-Landing, etc. La tempête fut d'une telle violence et d'une si grande durée, que la Chambre des Communes à Ottawa, suspendit ses séances du 24 février au 1er mars courant : les députés absents ne pouvaient songer à rentrer à Ottawa.

La neige n'a cessé de tomber jusqu'au 25 février au matin.

Il paraît, d'après les observations de tous les cultivateurs, du Canada aussi bien que des vieux pays, que cette abondance de neige présage une abondance de blé : tant mieux pour nos bons cultivateurs ! Nous leur souhaitons plus d'or, par leurs récoltes, que s'ils allaient le chercher à la pelle au Klondyke.

Le fameux procès d'Emile Zola, l'insulteur de l'armée française, l'Italien écrivant son sale français comme une vache espagnole, vient de se terminer par la condamnation du triste gremlin à une année de prison et \$600 (trois mille francs) d'amende.

Depuis que son procès est commencé, on a changé complètement d'appréciation sur sa valeur d'écrivain. Et ceux qui lui brisaient le plus d'encensoirs sur le nez il y a trois mois, prétendent qu'il ne sait ni parler, ni écrire.

Nous détestons cette versatilité, et nous savons rester fidèle à un ami, surtout, surtout, répétons-nous, s'il devient malheureux. On nous a dit que ce sont des idées bonnes tout au plus pour les femmes et les enfants, des idées de *moyen-âgeux*, que de rester fidèle à un ami malheureux : tant mieux pour nous ! nous n'échangerions pas une seule de ces idées, contre les plus éclatants égoïsmes, les plus retentissantes ingratitude de notre siècle !

Ce que nous disons aujourd'hui de Zola, nous l'avons dit il y a longues années en France, où l'on daigna nous trouver bien nigaud ; au Canada, où l'on nous prit pour un animal antédiluvien dont on se détourna avec un respect... *réjouissantement* ironique.

Et puis, tout le monde, sur tous les continents, renchérit sur ce que nous disions précédemment !...

Bouteille à l'encre, vous dis-je !... Mystère que les plus enragés rationalistes, matérialistes, socialistes, et autres istes subissent avec une risible componction !

Les Anglais, habitués à tirer toute la couverture à eux—et à la garder—ont été les gens les plus estomacés, les plus stupéfaits, les plus marris, en voyant qu'on tirait à l'autre bout de la couverture : en regardant de près, ils se sont aperçus que c'étaient les petits soldats français, qui trouvaient à leur goût cette couverture faite des peaux des lions de l'Afrique centrale et occidentale.

John Bull grognait.

Mais, à l'autre coin de la couverture, celui qui est tourné à l'Extrême-Orient, autre tiraillement : le Foreign Office (un ami maladroit traduisait par : La cuisine Foraine !...) envoie quelques Mathurins sur l'eau salée, voir ce que cela voulait dire...

Ah ! diable ! John Bull montrait les dents, mais... dans sa poche ! Songez donc : ceux qui se faisaient des parts dans la susdite couverture "là et alors," il ne ne fallait pas songer à les déloger ; c'était le lourd et encombrant Teuton, qui reste là où son empereur le met comme un chien de plomb, ou qui reste comme un chien de plomb là etc. ; c'était—miséricorde !—le Russe capable d'avaler en travers une demi-douzaine de Grandes-Bretagnes !... et c'était aussi la

France, ne faisant pas tout le bruit inséparable de ce qui est Teuton, ni les éclats stridents du grand Éléphant (nom de la Russie en certaines prophéties) ; mais agissant sûrement, mûrement, sérieusement.

Et John Bull montre les dents... de loin, faisant chaque jour un pas de plus... vers sa niche : c'est plus prudent.

L'HON. M. WILFRID PRÉVOST

(Voir gravure)

La mort vient de faire un vide nouveau dans les rangs des vétérans de notre gouvernement parlementaire.

L'hon. M. Wilfrid Prévost, avocat, Conseil de la Reine, conseiller législatif, ancien député, ancien préfet du comté des Deux-Montagnes, est mort très chrétiennement à Saint-Jérôme, 15 février dernier, à trois heures du soir.

Il était né à Sainte-Anne-des-Plaines le 1er mai 1832, le dernier des dix enfants de M. Guillaume Prévost et de son épouse, née Marie-Josephte Quevillon. Ses ancêtres, originaires de Rouen, étaient venus au Canada dès 1673.

Il fit ses humanités aux collèges de Montréal, de l'Assomption et de Saint-Hyacinthe. Au collège de l'Assomption, il remporta de brillants succès en rhétorique, où il eut à lutter avec des jeunes gens de talent comme MM. les abbés Demers, Laporte, Piché, qui furent des perles du clergé. ou comme les Drs Charbonneau, Boulet, etc., qui ont illustré leur profession.

En sortant du collège, il fit son stage chez MM. Cherrier et Dorion. Compagnon d'études de feu M. L. S. Morin, il garda toujours la plus tendre amitié à ce dernier, malgré leurs opinions opposées : les grands cœurs n'ont point de parti pris brisant toutes les affections. S'ils savent ne point rougir de ce qu'ils croient des convictions honnêtes, ils savent aussi respecter les convictions aussi honnêtes d'honnêtes adversaires. Que l'on y prenne garde : c'est une des meilleures marques des natures d'élite.

L'hon Wilfrid Prévost prit ses grades en 1853, s'établit à Terrebonne où il résida six ans, et se transporta en 1859 à Sainte-Scholastique.

Charitable autant que riche, doué d'une grande éloquence, heureux dans les procès qu'il eut à défendre, bon et effable envers les petits, les humbles, il fut l'un des hommes les plus populaires de toute la région embrassant les comtés de Terrebonne et des Deux-Montagnes.

En 1872, il était élu par acclamation député des Deux-Montagnes, réélu en 1874 malgré une formidable opposition. Il dut, en vertu de la loi de la contestation des élections devant les tribunaux, loi dont il était la première victime, se représenter en 1875 contre M. Globensky qui eut environ cent voix de majorité.

A cette époque, l'hon. W. Prévost vint se fixer à Montréal, où il brilla d'un grand éclat dans la société Préfontaine, Turgeon et Bastien.

Il avait épousé en 1853 à Terrebonne sa cousine, Mlle Reine-Angélique Marier. Elle mourut quelque temps après leur arrivée à Montréal. Dès lors, il résolut d'abandonner la ville ; il se bâtit une superbe villa à St-Jérôme et y demeura jusqu'à sa mort. En 1891, il épousait en secondes noces sa nièce, Mlle Honorine Globensky.

L'hon. M. Honoré Mercier, arrivé au pouvoir, se souvint des deux grands patriotes des Deux-Montagnes : MM. David Marcell, Wilfrid Prévost, que l'ingratitude de leurs compatriotes avait fait oublier ; en 1888, il les appelait au Conseil législatif, où ils furent toujours inséparables.

L'hon. M. David Marcell a toutes les plus brillantes qualités du cœur : généreux, charitable, bon envers tous, il est adoré des malades et des pauvres. Je me

rappelle ses accents émus quand, il y a quatre semaines, il me disait dans une causerie pleine d'abandon et d'intimité, les grandes qualités civiques de son ami Wilfrid Prévost—pour la vie duquel, hélas ! on avait alors les plus grandes craintes !

Nous prions la famille si sympathique de l'hon. M. W. Prévost d'agréer nos plus sincères condoléances. Puissent les témoignages d'affection qu'elle a reçus de toutes parts, adoucir l'amertume de la séparation temporaire !

Ermin Picard

LA FEMME JUGÉE PAR ELLE-MÊME

A mon gracieux ami d'outre-mer

Descends en toi parfois et fais ton examen ;
Vois le fond de ton cœur, et non pas la surface
Sache le découvrir, pour que le jour s'y fasse,
Sur ce qu'il prend d'en haut, ou conserve d'humain.
CHS. RENAULD.

Tant de fois la femme s'est vue jugée par l'homme inhabile ou partial, la regardant à travers le mirage de ses propres sentiments et la peignant, selon l'exaltation d'un rêve éthéré ou l'amertume d'un désenchantement, de coloris trop brillants ou des plus noires couleurs !...

Ne serait-il pas juste pour les deux camps que, scrutant le fond de sa pensée, elle-même révélât—sans sottise vanité comme sans fausse honte—les sublimes grandeurs ou les décevantes faiblesses que peut contenir un cœur féminin, montrant enfin sous son vrai jour "cet abîme sans fond," et non plus ainsi que ce coin de paysage que l'on admire sous la féerie illusoire d'un feu d'artifice ou dans le tumulte grandiose et trompeur d'un orage assombrissant le ciel, mais bien plutôt sous la franche lumière du soleil.

Pour en donner une version fidèle, c'est à une femme qu'il appartient de feuilleter le livre de son âme : l'homme ne saurait toujours en faire qu'une traduction incorrecte, brisant le charme ou le dorant complaisamment.

* *

Considérée superficiellement, elle peut paraître frivole, dissimulée—voilà, surtout, les grands défauts que l'on s'est plu à lui reprocher : mais qu'un œil observateur et sans préjugé perce l'énigme de cet ensemble de mystères et de contradictions formant le caractère d'une femme !... Il comprendra que cette apparente légèreté n'est souvent qu'une innocente supercherie, voilant des qualités sérieuses et une énergie insoupçonnée. Sa dissimulation ?... Une pudeur exagérée... un sentiment outré de sa dignité et une insurmontable défiance—trop souvent justifiée—qui la pousse intuitivement à ne pas se laisser deviner, tendant sans cesse à jeter entre elle et l'indiscret qui veut sonder les profondeurs de sa conscience la barrière infranchissable de ses artifices.

La coquetterie, dans sa main, n'est qu'une arme défensive ; c'est un prisme dont elle fait briller les mille feux pour éblouir des yeux curieux et mettre ainsi à l'abri ses intimes trésors.

Mais avec quelle confiance indicible, au contraire, elle s'abandonne aux enivres de l'amour quand, croyante enfin, elle se sent vaincue par la ferveur d'une passion honnête. Capable alors, des plus sublimes dévouements et des sacrifices les plus héroïques, rien n'existe plus pour elle que l'adoré et quand, pimpante, orgueilleuse elle passe suspendue à son bras, il lui semble que dans l'univers entier les mortels ne sont que des spectateurs jaloux de son bonheur.

La femme a naturellement besoin d'aimer, de se donner tout entière ; mais devant les ruses soupçonneuses de l'homme qui cherche à surprendre son secret, à connaître les penchants de son cœur avant de laisser parler le sien, lui mesurant sa tendresse avec des craintes d'avare puisant dans son or et craignant sans cesse d'être trop prodigue, elle sent une froide révolte glacer l'élan qui, déjà, la poussait vers lui.

Elle aime les mouvements spontanés de l'âme et n'entend pas que l'on calcule ses envolées comme le travail d'une machine dirigeable.

Le voyageur plantant sa tente, avant d'allumer le feu qui doit réchauffer ses membres engourdis, regarde prudemment de quel côté devra se diriger la flamme. Il n'en est pas ainsi de la vierge qui laisse inconsidérément son cœur suivre sa première impulsion, et s'attache inconsciemment, sans se demander si on la payera de retour ; tandis que le sere barbu, modéré jusque dans son enthousiasme même, sait mieux éviter d'amères déceptions. Voilà pourquoi il ne connaît pas les secrets désespoirs qui bouleversent parfois l'existence d'une femme. Ses chagrins, à lui, ayant toujours une cause raisonnable, peuvent aussi avoir un confident, ineffable consolation : tandis qu'elle, incomprise et dédaignée, trop fière pour laisser voir la brisure de son âme et l'espérance insensée qui dorait son rêve, refoule ses larmes et les voile sous un sourire qui lui fait mal souvent. Sa suprême ambition est de ne pas être humiliée : elle souffre d'autant plus qu'elle se sent observée et sa douleur, au contraire, s'allège du silence dont elle enveloppe ses froissements.

L'homme trompé dans ses affections trouve un cruel dédommagement à souffler l'infidèle des anathèmes de sa rancœur, triomphant s'il parvient à surprendre un nuage assombrissant son front, une ombre de regret au fond de son regard : la femme tombée du ciel des plus riants espoirs, brisée, pantelante, se dira encore, avec un geste vainqueur : "Au moins il ne saura jamais que je souffre, que j'en meurs !"

Et lui, décidément plus superficiel et frivole qu'elle, ne sachant pas voir au-delà du masque, portera toujours éternellement contre elle ses jugements de surface.

Hélas !... "Les femmes sont fausses quand les hommes sont tyrans : toujours le despotisme produit la ruse."

Plus sensuel dans ses sentiments, il ne saurait en éprouver d'aussi profond, peut être, d'aussi durable assurément et, là où la tendresse d'un homme s'arrêtera paralysée par les difficultés de l'obstacle, celle de la femme s'élançera vaillante, hardie jusqu'à la témérité.

Un jeune homme se raidira méfiant, hautain devant le soupçon, simple reflet d'une hideuse calomnie effleurant la candide enfant vers qui pourtant, voudrait bondir son cœur. La vierge aimante—serrant autour d'elle pour ne pas la salir, les longs plis de sa robe immaculée—ira jusqu'au fond du gouffre où les tempêtes de la vie l'auront jetée, chercher son idole tombée, travaillant à la relever, insouciant des propos que sa conduite, incompréhensible au vulgaire, pourrait faire éclore.

Dans cet être déchu, misérable même, elle ne voit toujours que l'ami qu'avait choisi son âme et, pour le placer sur le piédestal où ses yeux l'ont rencontré d'abord, elle l'aidera de ses conseils, indulgente encore pour ses plus grandes défaillances. Allumant dans les sombres profondeurs où le plonge la conscience de sa déchéance une douce flamme d'espoir ; le réhabilitant à lui-même et l'électrisant, pour ainsi dire, de l'immensité de son amour, elle lui fera remonter un à un les degrés de l'échelle sociale.

Et le monde, le monde toujours, incapable de comprendre tant d'héroïsme et de sublime grandeur, le monde ricanera ; "Elle n'est pas fière, Mlle X..."

Heureuse est-elle encore si, dans sa soif de scandales, il ne va pas jusqu'à insinuer quelque indigne mystère !

Amie Patrie

EPIGRAMME

AVENTURE DE FILOUS

Un jour certain filou parlant avec hauteur,
Disait à son ami : "je fais des anecdotes ;
Après un vil métier je redeviens auteur."

—Oui, dit l'autre en riant : Mais aussi tu radotes.

P. IVRY.

LA PRIÈRE DES ASSIÉGÉES

18 OCTOBRE 1690.

Le 18, à la nuit tombante, l'amiral Phipps, après une journée d'insuccès, vint mouiller devant Québec les quatre plus gros vaisseaux de son escadre.—Des fortifications partit le premier boulet et la canonnade commença.

A cette même heure, dans une des maisons de la ville, tandis qu'au dehors se croisaient avec un sifflement sinistre les projectiles des combattants, deux femmes, la mère et la fille, pressées l'une contre l'autre, tremblantes d'angoisse et de crainte, écoutaient avec cet intime et naturel désir de la victoire, le bruit formidable du combat et le grondement des canons qui, là-bas, sur les remparts, devaient exterminer les combattants.

A cette dernière pensée, leur cœur se serra sous un mortel frisson, car sur le rempart où viennent s'abattre les boulets meurtriers de l'ennemi, la mère a un fils, la fille a un frère, qui paie à la patrie sa dette de devoir et de courage.

Tout-à-coup, un éclat d'obus vint frapper le faible mur de la maison, et fit tressaillir douloureusement les deux femmes.

Cet éclat perdu dans la nuit de la bataille, qui tombait si près d'elles, semble leur rendre plus réel l'horrible danger auquel le fils était exposé. Alors subitement et spontanément, elles tombèrent à genoux devant le blanc crucifix, pendu sur la muraille nue et crevassée.

Et tandis qu'au dehors la rage de l'anglais se déversait en mitraille sur la ville ; tandis que la mort faisait ample moisson sur les vaisseaux ennemis, que dans le ciel de la nuit l'artillerie faisait briller l'éclair meurtrier du canon, qu'avec des lueurs sinistres les projectiles traversaient, rapides, les ténèbres opaques, allant porter la mort ; pendant ce temps, dis-je, dans la chambre froide et nue où les deux femmes étaient agenouillées, montait vers le Dieu de paix la plus fervente des prières pour le fils qui là-bas se battait sur les remparts.

Pendant que vers le ciel montait anxieuse, la prière des "assiégées," le combat sembla diminuer en furie ; une accalmie soudaine succéda aux bruits tumultueux de la bataille.

—Les deux femmes, inquiètes, s'étaient levées, et prêtaient l'oreille en silence aux bruits les plus légers du dehors. Soudain un bruit de pas se fait entendre dans la rue, et des coups pressés retentissent à la porte.

—Qui est-ce ? demanda la mère.

—C'est moi, répond une voix du dehors.

Alors les deux femmes se précipitent vers la porte, folles de joie ; et le fils entre, pour tomber dans les enlacements affectueux de ces êtres bien aimés qui avaient, ce soir, vécu pour lui une heure de la plus terrible angoisse.

—Es-tu blessé, demanda la mère ?—Non.—Alors ivres de joie, ne pouvant exprimer les tendres pensées qui surabondaient en leur cerveau, les deux femmes portèrent avec reconnaissance leurs yeux vers le blanc crucifix qui semblait sourire à leur allégresse, et tous trois, dans une commune ferveur, remercièrent Dieu d'avoir si favorablement exaucé la "Prière des assiégées."

Joliette, 1898.

EMERY DESROCHES.

QU'EST-CE QU'UN CURÉ ?

C'est un bienveillant intermédiaire entre Dieu et les hommes, par état et par profession. Il baptise les petits enfants, instruit les ignorants, prie pour ceux qui ne prient pas, pense pour ceux qui n'ont pas le temps de penser, soulage ceux qui sont dans le besoin, console les affligés, assiste les malades, bénit la tombe des morts, et au besoin donne sa vie pour ses frères. Voilà, en abrégé, ce que c'est qu'un curé.

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION (2)

LA NUIT DE NOËL

(La scène se passe dans la campagne)

LES BERGERS (chœur)

Pendant qu'en la ravine
Sommeillent nos troupeaux,
Égayons la colline
De nos joyeux pipeaux ;
Chantons, bergers, la campagne fleurie
Et le soleil dansant sur le gazon ;
Chantons, bergers, les fleurs de la prairie,
L'obscur nuit montant à l'horizon.
Puis, devant l'aurore,
Nos bergères viendront,
Comme un doux météore,
Couronner notre front.

Que tardez-vous, bergères !...
Au son du chalumeau,
De vos danses légères,
Venez réjouir le coteau.

Pendant qu'en la ravine,
Sommeillent nos troupeaux,
Égayons la colline
De nos joyeux pipeaux.

Bergers, la voix de l'harmonie
Inspirant notre cœur,
Voyons, fils de la mélodie,
Qui sera le vainqueur.

(A UN BERGER)

Chante, berger, la campagne fleurie
Et le soleil dansant sur le gazon ;
Chante, berger, les fleurs de la prairie,
L'obscur nuit montant à l'horizon.

UN BERGER

O suave campagne,
Frémissant aux zéphyrs,
Que ta douce montagne
Accueille mes soupirs.
Hier, encor, les baisers de la brise
Faisaient fleurir les moissons sur ton sein,
Mais, aujourd'hui, l'haleine de la bise
Souffle sur toi son glacial refrain.
Brise, timide brise,
Viens effleurer nos fronts ;
Chassant au loin la bise,
Viens nous verser tes dons.

LES BERGERS (chœur)

Pendant qu'en la ravine
Sommeillent nos troupeaux,
Égayons la colline
De nos joyeux pipeaux.

(A UN AUTRE)

Chante, berger, la campagne fleurie
Et le soleil dansant sur le gazon ;
Chante, berger, les fleurs de la prairie,
L'obscur nuit montant à l'horizon.

UN AUTRE

Le soir, la lune,
Souriant aux forêts,
Vient à la brune,
Éclairer nos secrets.
Bientôt le jour s'enfuit, puis, gentille bergère
Achevant son travail,
Conduit de ses agneaux la cohorte légère
Au gracieux bercail.
Puis le tendre zéphire,
Glissant dans les buissons,
Dans les rameaux soupire
Ses suaves chansons.

LES BERGERS (chœur)

Chantons, bergers, la campagne fleurie
Et le soleil dansant sur le gazon ;
Chantons, bergers, les fleurs de la prairie,
L'obscur nuit montant à l'horizon.

UN AUTRE

Bergers, bientôt l'aurore,
Embrasant de ses feux
Les vallons que j'adore,
Comblera tous mes vœux.

Nous reverrons la campagne fleurie
Et le soleil dansant sur le gazon ;
Nous reverrons les fleurs de la prairie,
L'obscur nuit fuyant à l'horizon.
Sur la feuillée humide,
Nos gracieux troupeaux,
D'une boisson limpide,
Cueilleront les minces ruisseaux.

LES BERGERS (chœur)

Pendant qu'en la ravine
Sommeillent nos troupeaux,
Égayons la colline
De nos joyeux pipeaux.
Bientôt nous reverrons nos campagnes fleuries,
Le radieux soleil dansant sur le gazon ;
Bientôt nous reverrons les fleurs de nos prairies,
Bientôt l'obscur nuit fuira sur l'horizon.

Bergers, ô doux bergers, ouvrons, ouvrons la danse
Et de nos chalumeaux, soutenons la cadence.

(Danse).....

(Dansant et s'animent) :

Ah !... animons nos pas,
Courons à la victoire
Et couvrons-nous de gloire
En ces divins combats.

Nous verrons...

LES ANGES (chœur, dans le lointain)

Gloria !...

LES BERGERS (chœur, dansant).

Le soleil... Nos campagnes fleuries,

LES ANGES (approchant graduellement)

Gloria !

LES BERGERS (chœur)

Nous verrons... Dansant sur le gazon.

LES ANGES (chœur)

Gloria !

LES BERGERS (chœur)

In excelsis... Les fleurs de nos prairies

LES ANGES (chœur)

In excelsis Deo ! Gloire à Dieu sur la terre,
Gloire à Dieu dans les cieux ; bénissons notre Père,
Le Seigneur a vaincu les ténébreux enfers ;
Sous son amour divin, les cieux se sont ouverts.
Jéhovah l'Eternel
Fait éclater sa gloire.
Afin que tout mortel
Voie ici sa victoire,
Son Fils, laissant le Ciel, habite parmi vous ;
La véritable paix succède à son courroux.

(Lumière éblouissante, les bergers s'arrêtent).

LES ANGES (chœur invisible)

In excelsis Deo ! Gloire à Dieu sur la terre,
Gloire à Dieu dans les cieux ; bénissons notre Père,
Le Seigneur a vaincu les ténébreux enfers ;
Sous son amour divin, les cieux se sont ouverts.
Jéhovah l'Eternel
Fait éclater sa gloire.
Afin que tout mortel
Voie ici sa victoire,
Son Fils, laissant le Ciel, habite parmi vous ;
La véritable paix succède à son courroux.

J. R. Legault

(A suivre)

NOUVELLE CANADIENNE

"LE NEPTUNE"

Le diable a été le cauchemar de mes premières années.

Je n'étais pas un poltron, au contraire ; mais le seul nom du diable me donnait la chair de poule.

Ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses terribles ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues, me faisaient frissonner rien que d'y penser.

Jugez si l'événement que je vais vous raconter était fait pour me rassurer.

Mon enfance a eu pour horizon l'amphithéâtre si pittoresque du bassin de Québec.

Mais de tout ce que j'avais sous les yeux, ce qui m'impressionnait le plus vivement, c'étaient les ma-

jestueux vaisseaux — navires à trois mâts, barques élégantes ou bricks légers — se balançant sur leurs ancres, avec leur ceinture blanche où se découpait une rangée de faux sabords, avec leurs pavillons pendant paresseusement aux drisses, avec leurs voiles soigneusement carguées ou séchant au soleil, avec leurs figures de proue ou leurs éperons en cagouille se mirant dans la vague, et surtout avec les chants mélancoliques de leurs matelots penchés sur les guindeaux ou les cabestans.

Ces grands vaisseaux venaient de si loin !

Ils avaient vu des tempêtes, des zones inconnues, des climats dorés, l'immensité mystérieuse des mers.

Certains d'entre eux passaient même pour avoir fait le tour du monde... Imaginez !

Avec cela qu'ils avaient leur caractère.

J'en ai connu des bons et des méchants.

De très méchants, dont les vieux gabiers, tout noirs de charbon, débarquaient la nuit, dans leurs longs canots à huit rames, pour enlever les moutards qui dérobaient des confitures, ou mordaient les doigts à leurs petites sœurs.

Mais aussi de très bons, dont l'équipage chantait de belles chansons marines, et apportaient — la nuit aussi — de jolis bébés roses aux mamans malades, pour les consoler.

Et puis, il y avait des histoires sombres, des légendes.

Des mousses volés à leurs parents, expirant sous la garçette, ou qu'on pendait aux antennes, quand ils pleuraient trop fort.

Des jeunes filles disparues pendant la messe du dimanche, pour s'être imprudemment promenées "sur le bord de l'eau".

Une vieille ballade relatait même la chose sur un air langoureux qui me rendait tout rêveur :

Isabeau s'y promène
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'île,
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Et cætera.

Enfin, ces arrivants des lointaines contrées, ces visiteurs exotiques qui apparaissaient ou disparaissaient comme de grands oiseaux de passage, et que, dans notre langage d'enfants, nous désignions sous le nom générique de "bâtiments", constituaient tout un monde pour mon imagination naissante.

C'étaient en même temps Croquemitaine et les bonnes fées.

Ils avaient le redoutable cachet des choses ténébreuses et l'attirante poésie de l'inconnu.

En somme, je n'avais qu'un rêve à la fois doux et troublant : voir un bâtiment de près !

Ce rêve se réalisa. Mais la racine des cheveux m'en fait encore mal quand j'y pense.

Un gros navire — tout noir celui-là, avec un air rébarbatif et des écubiers qui vous regardaient d'une façon inquiétante — était ancré à deux encablures de la ligne de roches qui bordait le chenal du Saint-Laurent à marée basse, et que nous appelions les "Chaînes".

Je devais être alors dans les sept ou huit ans.

Le fils d'un pêcheur de notre voisinage, qui était de quelques années plus âgé que moi, avait mis la main sur une paire d'avirons, et vint me proposer une promenade en canot.

Ce luxe m'était absolument défendu par arbitraire paternel : mais après tout, il n'y avait pas de danger.

Michel savait manœuvrer ; nous pouvions nous risquer au large, et même — qui sait ? — nous approcher du gros bâtiment.

Le père de Michel était absent, le mien aussi ; ils ne seraient pas de retour avant le soir ; maman me croirait à l'école ; personne n'aurait connaissance de notre escapade.

Et nous pourrions voir, tout près, tout près, le gros bâtiment noir.

Le gros bâtiment noir : la figure d'avant, le gouvernail, les ancres, les haubans, les mâts, les vergues, tout !

La proposition étant trop tentante, nous partîmes.

(1) Tous droits réservés.

(2) Ce travail est une partie des *Voix Célestes*, du même auteur. La première partie traite de Dieu Créateur ; la seconde partie, du Paradis Terrestre.

Il faisait un beau temps calme. Le ciel était comme assoupi dans une transparence tranquille et sereine.

Et notre canot — un tronc d'arbre creusé — coulait comme sur une surface d'huile, où se reflétaient les mâts du grand navire, la pointe en bas, fichés tout droit dans je ne sais quels fantômes de nuages nageant au fond de profondeurs infinies.

J'ai encore dans l'oreille le clapotis sonore et délicieusement doux des gouttes d'eau qui tombaient de nos avirons, en dessinant de petits cercles concentriques et mobiles sur le miroir d'argent fondu dont nous troublions la limpidité opaline.

Le cœur me battait un peu ; et je sentais mon émotion s'accroître, en voyant le haut-bord grandir, grandir d'une façon formidable, à mesure que notre canot s'en approchait.

Quand nous fûmes tout près, il nous parut énorme.

Le pont était désert, ou tout au moins nous n'y vîmes personne.

Tout avait l'air de sommeiller à bord ; le navire lui-même semblait un grand corps mort, oublié et flottant à la dérive sur le cours endormi du fleuve.

Pas un bruit, si ce n'est celui du flot jaseur qui, se brisant sur la chaîne de l'ancre et sur le taille-lame de l'étrave, glissait le long des grands bordages cuivrés, avec de petits chuchotements de filet d'eau filtrant dans les herbes.

Le courant nous entraîna tout naturellement en poupe.

Nous pûmes admirer les hanches colossales du géant, les puissants gonds de fer et les lourdes conassières du gouvernail, avec, au-dessus, le nom du vaisseau sculpté en relief, au milieu d'arabesques dorées. Il s'appelait le *Neptune*.

Ce nom ne nous disait absolument rien ; mais il n'en fut pas de même lorsque nous aperçûmes la figure d'avant — le dieu mythologique, allongé sous le beau-pré, menaçant, couronné en tête et son trident au poing.

Pour nous, enfant de notre âge, ce ne pouvait être là que le Diable avec sa fourche !

De sorte que, soudainement effrayés, nous parions à virer de bord au plus près, quand, tout à côté de nous, éclata, subit, strident, sinistre, le plus épouvantable hurlement que j'aie jamais entendu de ma vie, et que j'entendrai jamais, bien sûr.

Au même instant, une face farouche, horrible à vous figer le sang dans les veines, nous apparaissait dans l'encadrement d'un hublot, comme une tête de Méduse menaçante et injectée de sang.

Le cri n'avait rien d'humain.

C'était un beuglement inouï, une vocifération féroce d'horreur et de rage, à laquelle se serait mêlé un appel de suprême détresse.

Cela, frappant tout à coup nos oreilles dans ce grand silence et dans l'inquiétude vague de notre équipée clandestine, nous atterra.

Plus morts que vifs, Michel et moi, nous nous écrasâmes dans le fond du canot.

Restâmes-nous longtemps dans cette position ? Je ne sais.

J'ignore même comment nous regagnâmes le rivage.

Je me souviens seulement que, cette nuit-là, je ne dormis pas une seconde.

Aussitôt que j'osais fermer les yeux, j'apercevais toujours la terrible face du hublot, penchée sur mon lit, en même temps que l'inénarrable rugissement retentissait de nouveau, tout près de moi, dans les ténèbres.

Il en résulta une fièvre chaude qui retint ma mère à mon chevet toute la journée du lendemain.

Dans mon délire, je ne parlais, paraît-il, ni de Michel ni de notre promenade en canot — j'avais cet instinct — mais je voyais le Diable avec ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues... et sa fourche — la menaçante fourche à trois fourchons lancéolés et barbelés que j'avais vue un instant suspendue sur ma tête.

Le samedi suivant, les journaux de Québec racontaient les péripéties d'un terrible drame arrivé à bord

du *Neptune*, un navire de Liverpool, en rade dans les eaux de Lévis, vis-à-vis les Foulons.

Un arrimeur du nom de Vallée, qui avait travaillé à bord du vaisseau, et qui était au courant des faits, nous les raconta dans tous leurs détails.

C'était un grand miracle, ni plus ni moins.

Un miracle à frapper d'épouvante toute une génération.

J'en abrège le récit.

Un matelot italien, un de ces bandits sans foi ni loi, ne craignant ni Dieu ni Diable, coureur, ivrogne, batailleur, capable de tout, véritable gibier de potence, s'était, depuis que le bâtiment avait jeté l'ancre dans le port, gorgé de rhum et de whiskey, chaque fois que ses méfaits ne l'avaient point conduit à fond de cale.

Ce scélérat était la terreur des autres matelots, qui le fuyaient comme une peste, révoltés par ses blasphèmes et redoutant ses coups de couteau.

La discipline du bord était très relâchée, le capitaine lui-même ayant à cuver son alcool plus souvent qu'à son tour ; et les scènes d'orgie de l'Italien, encouragées par cet exemple, prenaient quelquefois un caractère démoniaque à mettre l'effroi au cœur des plus braves.

Quand on pouvait s'emparer du forcené, on l'attachait ; mais on n'y arrivait pas toujours.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, au moment même où il proférait un de ses plus abominables blasphèmes, on vit tout à coup le chenapan, pris de hoquets, s'arrêter court, pâlir et finalement tomber sur ses genoux, les yeux fixes d'horreur, comme devant une épouvantable vision.

Puis il se releva et bondit en arrière en criant :

— Le diable ! le diable !... Sauvez-moi !

Et soudain, râlant de peur, se débattant comme un possédé, on vit le malheureux donner tête baissée et disparaître dans une écouteille.

Les témoins de cette scène, c'est-à-dire presque tout l'équipage, se précipitèrent aux échelles, tandis que l'ivrogne, fou de terreur, se réfugiait dans tous les coins, hurlant sur les tons les plus lamentables :

— Au secours ! au secours !... Le diable ! Sauvez-moi !... Il vient ! il arrive ! il m'empoigne ! il m'enlève... ! Je suis damné !...

Et le maniaque se roulait par terre en sanglotant ; puis, avec des soubresauts de rage folle, se tordait dans des convulsions d'épileptique, la face et tous les muscles du corps hideusement contractés, s'accrochant désespérément à tout ce qu'il pouvait atteindre, surtout aux jambes de ses camarades, qu'il suppliait avec des accents à déconcerter les plus impassibles :

— Attachez-moi ! criait-il.

On l'attacha, solide.

— Enfermez-moi !

On l'enferma.

— Barricadez !

On barricada.

On entassa devant la porte du cabanon tout ce qu'on put y traîner de chaînes, de lourdes amarres, et de barres d'aspect.

On y roula même une grosse ancre et un canon.

L'énergumène hurlait toujours.

Durant trois jours et trois nuits on l'entendit se débattre et tressauter dans des accès furieux, se frappant la tête contre les parois de son cachot, luttant avec des cris de bête qu'on égorge, refusant toute nourriture et ne s'arrêtant pendant quelques minutes que pour reprendre haleine et recommencer de plus belle.

L'équipage — qui ne l'aimait guère, cela se conçoit — pris, du reste, de terreur superstitieuse, l'abandonna à son sort.

Le matin du troisième jour, on n'entendit plus rien.

Mais une puanteur nauséabonde, d'horribles émanations de chair grillée, qui venaient du cabanon où l'on avait enfermé le sacrifiant, se répandirent dans le navire.

C'était suffocant.

Les plus hardis ouvrirent la porte et reculèrent devant le corps du malheureux matelot, affaissé comme une loque informe, couleur de charbon et calciné jusqu'aux os, aussi répugnant à la vue qu'à l'odorat.

Le Diable avait fait son œuvre, conclut l'arrimeur. Après s'être emparé de l'âme du blasphémateur, il n'avait laissé de lui qu'un paquet de cendres et de débris repoussants.

— Parlez-vous sérieusement ? fit mon père.

— Sur mon âme ! répondit l'arrimeur.

— Un beau cas de *delirium tremens* et de combustion spontanée ! fit notre médecin de famille, qui se trouvait présent.

Je n'eus la clef du mystère que lorsque mes études m'eurent appris ce que c'est que le *delirium tremens* et la combustion spontanée.

De ce dernier phénomène, je viens de raconter peut-être l'unique exemple qui ait jamais été constaté en Amérique.

Celui qui en fut la victime, je l'ai vu. Je ne l'ai vu qu'une minute, et il y a de cela tout près de cinquante ans ; mais le souvenir de la terrible vision n'est pas encore près de s'effacer de mon esprit.

Anton Pelletier

LA CLOCHE DE L' "ALMA MATER"

Comme une blonde enfant, au langage doux et sympathique, coquette, promettant d'agréables choses, la petite cloche d'argent, du milieu de son habitation aérienne, a fait entendre sa gracieuse voix, répercutée par les échos d'alentour. Heureux, mes amis ont répondu à son appel. Aujourd'hui, d'un pas ferme, ils marchent avec confiance sous son égide, qui semble leur promettre un abri sûr, un asile inviolable.

Moi aussi, j'ai entendu le tintement de cette ancienne amie qui longtemps m'a guidé : mais, à regret, je fais aujourd'hui la sourde oreille. Malgré moi, j'entends encore ses dernières vibrations : ce sont autant de glaives me perçant le cœur ; car elle me rappelle, la jolie cloche, des souvenirs charmants et me dit :

" Tout est fini pour [toi, mon ami. Hier, conduit par moi, tu marchais sans crainte ; aujourd'hui, sans guide à vrai dire, tu vas t'aventurer dans une nouvelle voie. De prime abord, elle te paraîtra peut-être semée de roses au parfum suave ; de charmantes visions, de beaux rêves assiégeront ton esprit et enflammeront ton cœur. Illusion ! Attends, demain tout changera d'aspect. Le monde — mauvais ami — le monde, retirant d'une main ce qu'il offrait de l'autre, te laissera à toi-même, seul et sans guide, au moment où tu auras le plus besoin d'un aide, d'un conseiller, d'un ami."

Qu'entends-je ?... Est-ce bien là ta voix, ô petite amie d'autrefois ? Comment, c'est toi qui me tiens un tel langage ? Tes notes ont changé : justes, elles sont tristes aussi.

Toi aussi, comme les hommes, tu dimines donc tes caresses et tes faveurs à l'égard des absents. O inconscience !... Un mot de plus avant de te dire adieu, à contre-cœur, crois-moi : Petite cloche bénie, dis, oh ! redis tout bas à ceux qui t'écoutent encore, à ces jeunes gens habitant sous le toit que tu domines, à ces professeurs et étudiants du séminaire de Nicolet, répète-leur, ma chérie, que loin d'eux — ballotté sur l'onde furieuse du monde — je me souviens, et que toujours et partout, tant que dans ma poitrine battra un cœur, j'aurai un souvenir, une pensée pour eux tous.

ANTONIO PELLETIER.

Un pharmacien, de naturel très enthousiaste, voit entrer dans sa boutique un monsieur qui bégaiement.

— Je voudrais, dit-il, du si... si... rop d'ip... ip... ip...

— Hourra ! s'écrie le pharmacien.

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS EN CARICATURES

PAR EDMOND-J. MASSICOTTE



SIR OLIVIER MOWAT

NOS GRAVURES

COMMENT L'ON S'AMUSE A QUÉBEC

Il y a quelques semaines, nous publions un fort bel article d'un de nos excellents collaborateurs de Québec, sur une fête donnée par le club de raquettes, Le National, de Québec.

Aujourd'hui, nous donnons une photographie d'un groupe de ce club durant une de ses parties de plaisir. Nos lecteurs savent que ces plaisirs, absolument sains, consistent en promenades en raquettes. Au but, se fait une sorte de... voyons : dirons-nous *réveillon* ?... C'est presque cela.

Les environs de Québec étant fertiles en souvenirs des guerres de la domination française au XVII^e et au XVIII^e siècle ; du passage des troupes américaines en 1812, nos aimables Québécois ajoutent, parfois, un but historique au but récréatif ; nous les en félicitons vivement et souhaitons le plus grand développement possible à leur cercle.

INTÉRIEUR D'OUVRIER

Que de fois, pendant les années que j'ai passées à étudier le sol, à cultiver comme on doit cultiver ici, à faire de la terre neuve, à creuser des puits, à bâtir appendices ou hangars, que de fois suis-je allé dans ces bonnes familles des gens de nos campagnes, familles d'ouvriers—mais où, généralement, les enfants étaient mieux élevés, moins grossiers envers leurs parents que beaucoup d'enfants de la ville !

Que j'aimais ces intérieurs unis où, comme dans notre gravure, le père jouait avec les anges du foyer, la mère, tout en lessivant, prenant grande part à ces jeux.

Le père et la mère doivent être, avant tout, aimés de leurs enfants ; cet amour doit être plein du plus profond respect. Que si, par un hasard inexplicable, les parents étaient rudes ou avaient quelque tort envers leurs enfants, ceux-ci ne doivent pas les juger, ils doivent respecter leurs parents.

Je plains de toute mon âme le monstre maudit qui réplique grossièrement à son père, qui se moque de sa mère. Je répète ce que j'ai dit souvent en ces colonnes : j'ai vu bien des pays, mais je n'ai jamais vu en aucun, réussir la brute qui parle mal à son père, à sa mère.

Mais c'est tout le contraire qui a lieu chez ces braves gens de notre gravure. Vous me direz que les enfants sont bien jeunes encore : je vous répondrai qu'ils ne s'élèvent pas quand ils sont grands—c'est trop tard alors !

Enfants, aimez toujours vos bons parents : rappelez-vous que Dieu maudit lui-même—il l'a dit et prouvé partout, en toutes époques—le malheureux qui se moque de ses parents, leur parle grossièrement, ou ose les menacer !—F. P.

COMBAT DANS LA JUNGLE

Dans les Indes, immense presque de l'Asie méridionale, vit un animal d'une férocité, d'une force, d'une agilité que n'égale que le lion : c'est le tigre.

Si le lion est le roi des animaux de l'Afrique, le tigre l'est certes dans ses immenses jungles de l'Hindoustan, où on ne l'appelle d'ailleurs que le *mangeur d'hommes*.

Une singulière particularité de cet animal, c'est qu'il ne chasse pas en quittant sa tanière, mais bien en y revenant : de sorte qu'il continue droit devant lui, emportant sa proie.

Il marche longtemps à la suite de l'être qu'il convoite, buffle, antilope ou homme, cherchant toujours à s'en rapprocher le plus possible sans le moindre bruit. Quand il juge le moment venu, il bondit comme un ressort qui se détend ; d'un coup de ses puissantes griffes ouvre le flanc de sa victime, tandis que ses mâchoires, véritable étau, l'étranglent net.

Sa force prodigieuse lui permet d'emporter un animal aussi gros que lui, ce qu'il fait quand il a la bonne fortune de tomber sur une antilope des Indes.

L'antilope des Indes, de son nom de savants *Antilope bezoartica* (si c'est permis, de fabriquer de pareils noms...) vit ordinairement par troupeaux de cinquante ou soixante individus, ne comptant qu'un seul mâle : il n'en souffre aucun autre. Ce superbe animal ne craint que les chiens, l'homme et le faucon... et le tigre, quand il y en a.

Il est si léger, qu'il fait des bonds de vingt-cinq ou trente pieds, s'élevant en ces bonds à dix ou onze pieds du sol. Très prudents, ils ont leurs sentinelles placées de différents côtés à environ cent verges du troupeau.—F. P.

CHASSE DU RENARD

Fort heureusement que nous n'avons pas, en notre beau Canada, des animaux aussi dangereux que le lion ou le tigre.

Si nous possédons l'ours, il est plus sociable ; je n'en veux pour preuves que les deux faits suivants :

Mon Bienfaiteur, le vénéré M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de réforme de Montréal, va parfois goûter quelques jours de vacances sur les bords du lac Thérien, dans notre Nord-Ouest de Québec.

S'étant aventuré seul un jour dans les forêts sans fin qu'il y a par là, il aperçut tout à coup un de ces intéressants *plantigrades*—dit notre savant président de l'École littéraire, le bon et sympathique M. Germain Beaulieu.

L'ours considéra quelque temps l'étranger qui s'avancait : les sauvages (bêtes ou gens), ayant plus de respect pour la robe noire que certains civilisés, compère Martin tourna sur ses talons, et s'en alla avec une visible satisfaction.

L'autre fait m'a été conté par une des aimables enfants de notre distingué Recorder, S. H. M. de Montigny : un des fils de M. le juge chevauchoit... à pied dans la même forêt, quand il vit, lui aussi, un de ces insectes au beau milieu du sentier par où il devait passer. Avancer—ce pouvait être dangereux—; reculer—c'eût été humiliant—.

Mon jeune ami continua de marcher : mais aussi peu que l'exigeait l'honneur. Une idée lui vint : il fit un profond salut à l'animal velu qui, touché de tant de courtoisie, se retire de quelques pas, juste pour livrer passage au jeune homme.

Quelles bêtes plus fines que bien des hommes, que ces ours !

Si nous n'avons pas les terribles félins, lion, tigre, léopard, etc., nous avons d'autres carnassiers, comme le renard, de la race canine : on veut cependant en faire un genre séparé du chien et du loup, et l'appeler genre *Vulpes*. Que les savants s'arrangent ! Maître renard s'en moque bien !

Rusé comme un serpent, adroit comme un singe, c'est rare que le renard se laisse prendre. Mais ce qu'il prend de poules, de poussins, de canards, etc., dans les fermes, est incalculable. Il vole l'homme de toutes façons, jusqu'à relever, pour le braconnier, le malheureux lièvre pris au lacs !

Comme il doit jubiler alors, ce coquin de renard ! —F. P.

La femme est un poème qu'il faut lire avec le cœur pendant bien des années pour le comprendre.

PITIE POUR LE PAUVRE !

*Là-bas... de l'indigent voyez l'humble chaumière,
Plus belle qu'un palais dans sa simplicité :
La neige l'enveloppe en sa blancheur première,
La nature sans art, seule, en fait la beauté.*

*Autour paraît planer une ombre de mystère,
Couvrant d'un voile obscur la pâle pauvreté :
Les voisins semblent fuir le hameau solitaire,
Confondent l'indigence avec l'indignité.*

*Approchons.. Rien ne bruit.. Pénétrons.. O souffrance !
Une mère à genoux devant un crucifix
Demande au Christ du pain et du feu pour ses fils...*

*Il fait froid !... Dans les yeux brûle encor l'espérance...
Des beaux jours printaniers, Dieu, hâte le réveil ;
Pour réchauffer le pauvre, enflamme ton soleil.*

OSWALD MAYRAND.

Montréal, 1898.

ECOLE LITTERAIRE

La réunion du 18 février dernier, au Château de Ramesay, a été particulièrement intéressante. L'Ecole était presque au complet et plusieurs questions depuis longtemps pendantes ont été définitivement résolues.

Ainsi il a été décidé d'admettre des membres correspondants demeurant à l'étranger. Ils seront soumis à la même épreuve que les membres actifs, c'est-à-dire qu'ils devront présenter un travail littéraire et prendre l'obligation d'envoyer un morceau de prose ou de poésie au moins tous les six mois.

Il a aussi été décidé de nommer des membres honoraires.

M. Wilfrid Larose, le sympathique auteur des *Variétés Canadiennes*, prononce alors son discours de réception, et M. Germain Beaulieu lui répond. Les deux orateurs se sont dignement acquittés de leur tâche et ils ont été applaudis avec chaleur.

M. Henry Desjardins donne ensuite lecture d'une poésie intitulée : *Une histoire d'amour* ; M. Germain Beaulieu lit une poésie : *Deux espoirs* ; M. Albert Ferland lit deux poésies : *Sagesse et Lointaine* ; M. Firmin Picard, du MONDE ILLUSTRÉ, sur invitation spéciale, donne lecture d'une charmante légende de son pays : *La Reine de la Vallée*. Il est alors élu membre de l'Ecole à l'unanimité.

M. Arthur de Bussièrès lit un de ses plus vibrants sonnets exotiques : *Quippo*, puis M. G. Beaulieu continue la série de ses conférences sur l'histoire naturelle, partie des "carnivores."

La séance se termine par une causerie que MM. Larose et Picard parsèment d'anecdotes des plus typiques.

L'Ecole est dans la bonne voie et elle promet de devenir, avant longtemps, une de nos institutions les plus prospères et les plus utiles.

LE GOBELET D'ARGENT

Le récollet Amable-Ambroise Rouillard, plus connu sous le nom de Père Ambroise, exerça le ministère dans les paroisses ou missions du bas du fleuve Saint-Laurent, de 1727 à 1768.

Le Père Ambroise logeait toujours chez le seigneur Rioux, à Trois-Pistoles. La dernière fois qu'il vint faire sa mission, il y passa quelques jours pour exercer le saint ministère comme d'ordinaire. Pendant qu'il était là, il arriva un tireur de portraits, qui allait ainsi par les campagnes.

Il prit envie au seigneur Rioux, et aux autres gens de Trois-Pistoles de faire prendre le portrait du Père Ambroise. Le récollet ne s'en souciait pas trop ; comme on lui dit que ça ferait plaisir à tout le monde, il y consentit. Mais, dans ce temps là, ce n'étaient pas des petits portraits comme aujourd'hui, c'étaient des portraits faits en peinture et grands comme on voulait.

Quand le portrait fut fini, on le mit dans la *Chambre de Compagnie*, et les gens vinrent le voir. Chacun s'extasiait et on trouvait le portrait bien ressemblant : il

y avait sa robe, son bréviaire sous le bras ; en un mot, tout y était, et on ne pouvait pas s'y méprendre.

— Pour moi, dit le Père Ambroise, quand le peintre fut parti, je trouve que je ressemble à un noyé dans ce portrait !

Après la mission, le Père Ambroise, étant sur le point de partir pour Rimouski, dit à M. Rioux :

— Mon bon monsieur, pourriez-vous me donner un vieux gobelet de ferblanc pour mes voyages, j'ai eu le malheur de perdre celui que j'avais, je ne sais trop comment ?

— Mon Père, reprit le seigneur Rioux, en prenant sur la table un gobelet d'argent, faites-moi le plaisir d'accepter celui-ci en souvenir de moi.

— Ah ! je ne puis pas faire cela ; donnez-moi, je vous en prie, un gobelet de ferblanc.

— Mon Père, vous ne me refuserez pas le bonheur de vous offrir un petit cadeau ; j'en serais peiné.

— Mon cher M. Rioux, vous savez que je ne pourrais accepter ce gobelet qu'à la condition de vous le rendre : et si j'allais le perdre !

— Eh bien ! mon Père, vous allez le prendre et il reviendra à moi ou à ma famille, après votre mort ; si vous le perdez, le bon Dieu me le rendra.

— Ainsi soit-il, reprit le Père Ambroise, et que le bon Dieu vous récompense avec votre famille, de toutes les bontés que vous avez eues pour son humble serviteur.

Le Père Ambroise partit dans un canot dirigé par deux hommes. La famille Rioux et les voisins le reconduisirent jusqu'au rivage : c'était comme un enterrement, tout le monde était triste.

Dans les environs de la Pointe-à-la-Cive, le canot, on ne sait par quel accident, chavira : le Père Ambroise

et un des hommes qui conduisaient l'embarcation se noyèrent ; l'autre se cramponna au canot et réussit à se sauver.

Le lendemain matin, Mme Rioux, en faisant son ménage, trouva le gobelet d'argent sur la table de la *Chambre de Compagnie*, à la même place où il était, quand le seigneur Rioux l'avait pris pour le donner au bon Père Ambroise.

On se dit, tout de suite :

" Le Père Ambroise est mort ; il l'avait bien dit que son portrait était celui d'un noyé. Nous perdons gros ; mais il y a un saint dans plus dans le ciel ! "

Comme vous pensez bien, le gobelet d'argent est plus précieux que cent fois son pesant d'or, et on le conserve comme une relique.

J.-C. TACHÉ.

(Extrait des "Recherches Historiques")

APHORISMES COMMERCIAUX

En achetant, rappelle-toi exactement ce que tu as déjà ; préfère un bon choix de peu d'articles à un choix incomplet de beaucoup d'articles.

Tu dépends du monde, sa bonne ou sa mauvaise opinion peut t'élever ou te ruiner ; cherche donc à apprendre ce que le monde pense de toi et de ta maison, et conformes-y-toi.

Si tu te méfies de toi-même et de tes produits, ton entreprise est déjà à moitié perdue.

Si tu n'as pas confiance dans tes marchandises, achètes-en d'autres qui puissent t'en inspirer.

COMMENT JE FAIS MA TÊTE

PAR COQUELIN (CADET)



Harpagon
L'Avare, de Molière



Sganarelle
Le Médecin malgré lui



Malade Imaginaire
Le Malade imaginaire



Mascarille
Les Précieuses Ridicules



Le Père Guernoche
L'Évasion, de Brieux



Camille
Camille, de Ph. Gille



Noël
La Joie fait peur



Isidore Girodot
Testament de C. Girodot



M. Poirier
Genre de M. Poirier

Faire sa tête, pas commode ! Il y a tant de gens qui la font dans le monde et qui sont assommants ; au moins, les comédiens la font par profession et parfois ils sont amusants.

Quelle ivresse, la première fois qu'on joue la comédie, de se mettre sur la figure du blanc et du rouge

avec une patte de lapin ! Généralement, on met mal son blanc et son rouge, à moins d'être né peintre sur figures !

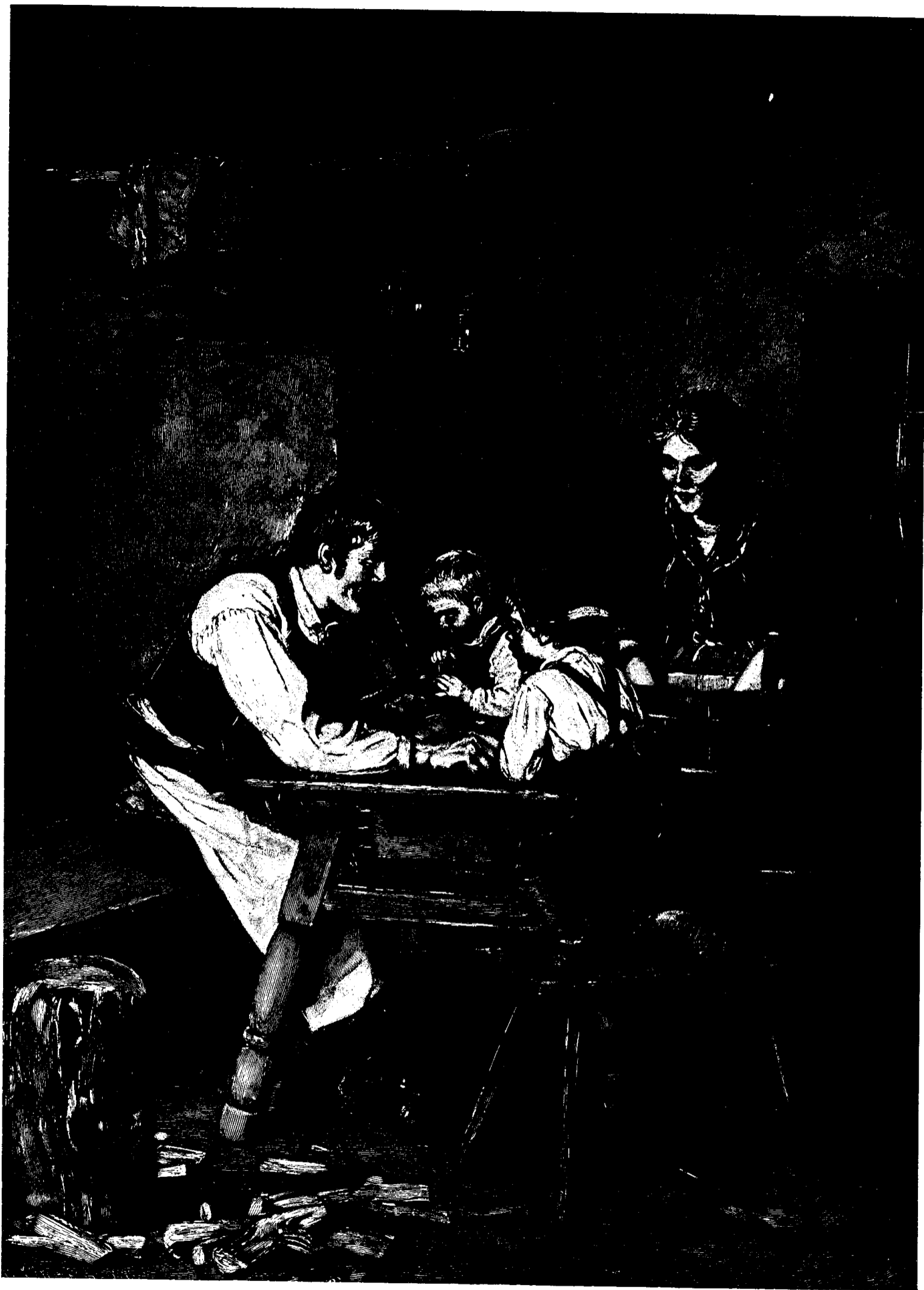
" Se grimer est difficile ! " ajoute Coquelin, et il livre à l'*Almanach Hachette* tous ses secrets. Aux lecteurs d'en profiter.



DANS NOS CAMPAGNES. — La chasse du renard



COMBAT DANS LA JUNGLE. — Tigre et Antilope



INTERIEUR D'OUVRIER.—Heureuse famille

LES GRANDS VAINQUEURS

*Non je ne suis pas fait pour les choses trop douces :
Ce qu'il me faut à moi, ce sont les grands combats,
Et le choc qui vous brise et les larges secousses,
Et les heurts infinis qui vous jettent à bas.*

*Oui ! je me sens formé pour les âpres batailles,
Et les luttres sans fin ; je déteste la paix,
Et je rêve parfois à ces donneurs d'entailles
Dont les bras invaincus ne reposaient jamais.*

*Je rêve à ces guerriers, enfants du Moyen-Age,
Dont les cœurs de granit marulissaient le repos
Et dont les bras sanglants besognés au courage,
Ne laissaient pas un jour leurs glaives aux fourreaux.*

*Je vois les légions mortes dans le martyre
Supportant en vainqueurs, les glaives et le feu,
Clamer sur le bûcher des hymnes de délire,
Remerciant la Mort qui les jetait à Dieu.*

*Je vois les enfermés des mornes solitudes,
Les cilices aux corps et la croix à la main,
Armer pour le Seigneur d'énormes multitudes,
Et marcher au combat d'un œil fier et serein.*

*Ils reparaissent tous auréolés de gloire
Ces superbes vainqueurs des grands jours d'autrefois,
Je revois enfiévré l'éternelle victoire,
Qu'ils obtinrent eux tous par le fer et la Croix.*

*J'entends tomber les coups que frappaient leurs épées,
J'entends sonner le sang qui battait dans leurs cœurs,
Je les vois défilier aux cœurs des épopées
Superbement grands, fiers et toujours vainqueurs.*

*Et je sens qu'en mon âme est un peu de leur rêve,
Et qu'il me faut aussi de ces luttres sans fin,
De ces combats géants que je revois en rêve,
Et dont mon cœur entier et dont mon âme ont fait.*

B. DE FLANDRE.

Lac Témiscamingue, 1898.

LA SAINT-HUBERT

(NOUVELLE INÉDITE)

M. Dorsan n'est pas riche à millions ; c'est un bourgeois à l'aise, qui a l'habitude de passer la belle saison de l'année et deux mois de chasse sur sa terre des Bouillées, où, seuls, quelques amis viennent le visiter.

L'un de ses plus proches voisins est Wladimir Tournebief qui, à la mort de son père marchand en gros de peaux et fourrures, a hérité d'une jolie fortune et de terres considérables. Naturellement Wladimir a reçu une bonne éducation, passé ses examens de droit et est devenu avocat. Dieu sait s'il ne se serait pas lancé dans la politique !

Par bonheur, il avait du goût, ça l'a sauvé ! Au lieu de courtoiser la foule, il a courtoisé la fille de M. Dorsan. Il aurait pu, sans faire de politique, devenir juge à trente-cinq ans ; il a renoncé à cette ambition et s'est contenté d'être Wladimir Tournebief, chasseur et campagnard.

Sa qualité de chasseur lui permet bien des choses qu'on trouverait malséantes à un juge ; comme de tirer des coups de fusil sous les fenêtres des gens, escalader le mur de leur jardin ou rôder dans l'ombre de l'avenue des Bouillées jusqu'aux premiers rayons du clair de lune.

Un chasseur ? C'est tout naturel. M. Dorsan, autrefois d'Hersant, ne sait pas tout cela. Malgré sa bonhomie, il a dans un coin de son cerveau des projets ambitieux et des velléités de souvenir qui le rehaussent étrangement à ses yeux. Alors Wladimir Tournebief tout en restant bon voisin et joyeux compère, n'est toutefois qu'un ami de la campagne ; en ville, eh bien ! on y regarderait à deux fois à l'exhiber à ses côtés. C'est un garçon qui a de l'œil, un chasseur qui n'a pas son maître, un vrai fils de trappeur—sacrébleu ! Mais, c'est précisément ce qu'il ne devrait point être.

Marfa Dorsan, autrefois : d'Hersant : ne songerait jamais à épouser un fils de trappeur. Avec son nom plus ou moins russe et ses titres d'université et son argent, il n'en reste pas moins fils de trappeur, et ma fille, le seul rejeton d'une famille autrefois alliée à la meilleure noblesse du pays.

M. Dorsan songeait à tout cela et se montait la tête.

Il tâchait de se raisonner : Wladimir vient chez moi en voisin : Marfa semble entendre et prendre la chose de même. Et puis, là, ma fille sait ce qui est bon. Ce capitaine de vaisseau Neville qui vient pêcher la truite chez nous tous les printemps m'irait bien.

Le chirurgien-major qui l'accompagne est décidément chic. Ces Bostonais l'amuse aussi—de l'argent à poignées.—Mais, de l'argent qui sent le pétrole ne vaut pas mieux que celui qu'on trouve sous la peau des loutres et des renards bleus !

* *

Marfa ne disait toujours rien. Tournebief chassait sans cesse et Dorsan finissait par s'avouer qu'il était bien fou de se casser la tête pour des chimères.

Après une petite visite aux Bouillées, le fusil en bandoulière, les jambes prises dans de grandes guêtres, un cigare fumé avec Dorsan et une romance chantée avec Marfa, Tournebief s'en allait simplement et assourdissait les échos de détonations répétées. Marfa descendait au parc, un livre à la main, et souvent, par hasard, rejoignait le chasseur et le retenait des heures dans une petite causette par-dessus la haie.



Elle le retenait des heures dans une petite causette

L'été dernier, la fillette du meunier manqua mourir. Marfa la visita tous les jours, c'est sa filleule. Le moulin est à cinq cents pas des Bouillées. On y descend par un chemin très raide, malgré les nombreux zigzags qu'il trace au flanc du coteau boisé.

La Valette, nom du moulin, appartient à Tournebief. Quand il fait trop chaud chasser, quand vous vous sentez pris de ce soudain besoin d'être reposés de corps et d'âme, que vous voulez pleurer, aimer, prier ou rêver, enfermez-vous dans les hautes futaies, les épaisses chênaies, des bords de la rivière Louise. Audessous de vous se déroule murmurante et fraîche la Louise aux miroitements argentins ; le moulin, qu'on dirait baigné dans une buée bleue, se détache sur la verdure des mousses ; la grand'roue somnolente semble retirer à regret ses palettes du biez et y retenir les gouttes d'eau lourdes comme des grains de mercure ; la moitié de la chaussée est à sec ; en amont, là où l'eau est plus profonde et plus noire, reflétant les platanes et les rives escarpées, une bande d'oies évolue en aval, parmi les vaguelettes du biez aux vanne ; levées, de jeunes canards tirent des bordées autour du moulin, et jusqu'au seuil de la bluterie picorent des poules et roucoulent des pigeons ; des dindons marchent sur la glume ainsi que des petits-maitres chaussés de brodequins de soie sur de moelleux tapis. Sur la rive opposée, des femmes lavent le linge au fil de l'eau ou le frappent à coups redoublés du battoir qui en presse des bulles de savon. Et le ciel tout en haut flamboie.

Marfa, un panier à la main, dévalait le chemin en zigzags tous les après-midi, et, à la même heure Wla-

dimir venait taquiner le goujon dans le biez. Après avoir pris des nouvelles de sa filleule et lui avoir fait goûter quelque plat de sa façon, Mlle Dorsan allait s'asseoir près de son voisin, les pieds ballants audessus du biez et surveillait la ligne. Ables, goujons et barbeaux mordillaient dès lors impunément l'appât, il fallait vraiment mettre de la maladresse pour être attrapé. Lorsque la brune se faisait dense, lentement les deux voisins déjuchaient des trois planches disjointes au-dessus du biez, lentement remontaient le chemin des Bouillées, Wladimir portant le panier aux provisions logeant maintenant une demi-douzaine de barbillons, et à regret se séparaient au portail. Comme le temps passait !

Comme La Valette était attrayante !

On s'y rencontrait tous les jours, même après que la fillette du meunier fut rétablie. Le panier n'était plus qu'un attrape-nigaud, mais on y remisait encore parfois quelque menu fretin par manière d'acquiescement.

Or, vers la fin de septembre, un incident provoqua la crise. Il y a toujours une crise ; il faut la subir. Qu'on embrasse la politique, la magistrature ou autre chose, il est rare qu'on évite les crises. La crise fut causée par M. Dorsan, autrefois d'Hersant, qui voyant un soir revenir sa fille rêveuse et lasse un panier au bras lui demanda brusquement d'où elle venait.

—De la Valette, mon papa chéri.

—Ne pouvez-vous pas envoyer un domestique faire vos commissions ?

—Je vais voir ma filleule, dit Marfa, avec un tremblement dans la voix.

—Qu'est-ce que vous avez dans ce panier ?

M. Dorsan l'ouvrit avant d'avoir même reçu de réponse.

Wladimir y avait oublié ses barbillons !

Marfa manqua s'évanouir. Son trouble la perdait.

—Tiens, tiens ! En voilà d'une belle ! Où diable avez-vous pêché cela ?

—Je reviens de la Valette, mon père.

—Où est votre ligne ?

—Mon papa chéri, on peut avoir du poisson dans son panier et ne posséder pas de ligne. Ce qui est certain, c'est que, quelle que soit la provenance de mon fretin, vous y ferez honneur à votre dîner. Je vous expliquerai sous peu.

—Louche, le poisson !... louche toute l'affaire !... Vous avez quelque anguille sous roche, ma petite fille ! —Oh ! quel calembour. Je m'en salue vite.

De fait, Marfa s'enfuit ; elle se cacha dans sa chambre jusqu'à l'heure du souper, ruminant, dans l'intervalle, quelque mensonge si son père la questionnait



M. Dorsan l'ouvrit avant d'avoir même reçu de réponse et...

de nouveau, très troublée, très hors d'elle-même, très malheureuse à la fois et ressentant une petite joie angossante toute nouvelle et très coquine.

A table, M. Dorsan était plutôt sombre. Il ne daigna pas toucher à la friture. Marfa en eugura mal.

Mais, Dorsan aimait, idolâtrait sa fille, il s'abstint de continuer son enquête bien que l'envie lui en démangeât.

Comme on venait de finir le thé, on sonnait à la grille.

Wladimir, pensa Mlle Dorsan, mon Dieu ! que vais-je faire ?

Il venait souvent fumer une pipe et jouer une partie de bésigue avec le maître du logis, mais, ce soir-là, les choses avaient changé.

Wladimir entra. Contre son ordinaire, Marfa se retira jetant à Tournebief un de ces regards où l'âme humaine s'exprime d'un bloc avec son amour, sa crainte, son mensonge et son aveu.

—Hum ! Hum ! commença Dorsan, est-ce que vous vous adonnez désormais à pêche et dédaignez le noble exercice de la chasse : *Arma togis* ?

—Citation merveilleuse d'à-propos, M. Dorsan, je venais justement vous faire part de ce revirement dans mes goûts : *Arma togis*, et aussi vous proposer d'abattre ce mur qui sépare nos terres. Bref, je venais vous dire, entre hommes on n'a pas besoin de ces circonlocutions, je venais vous dire que j'aime Mlle Dorsan et que mon vœu le plus ardent, l'honneur le plus envié de moi serait de l'avoir pour femme...

—Hum ! M. Tournebief, cette déclaration me prend à l'improviste tout-à-fait ! Marfa est une enfant. Dix-neuf ans : vingt ans à Pâques. Et puis, me résoudre à me séparer de ma fille unique. Enfin, M. Tournebief, il se passe bien des choses entre voisins de campagne qui ne seraient point tolérées ailleurs. Vous savez, les distances s'effacent, on oublie...

—Pardon, M. Dorsan, je n'oublie rien. Votre fille est un ange et je suis un homme d'honneur, comme mon père en fut un. Mon histoire s'arrête là, la généalogie de ma famille ne remonte pas plus loin : honneur et travail ; si je voulais, je me ferais graver des armes à ces deux chiffres. Je préfère avoir au cœur ces deux vertus.

Et ce disant, Wladimir Tournebief se retira en sautant.

Debout au milieu du salon, Dorsan restait là, ahuri à son tour et regardant fixement la porte par où son voisin s'en était allé d'une façon si inaccoutumée.

—Sacrebieu ! murmurait-il. Hum ! Hum ! Tout cela pour du fretin.

—Je trouverai bien pour Marfa un mari parmi les fils de mes amis, des gens de notre... caste, notre rang ! Balourd !

Et il monta se coucher adressant, on ne sait à qui, cette invective rageuse. Il s'endormit furieux contre lui-même et l'univers entier.

Jules Lanoë

(La fin au prochain numéro)

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mme A.-E. J., Saint-Télesphore.—Nous publierons avec plaisir votre petite pièce, de façon à ce qu'elle paraisse à l'époque indiquée.

Mlle Marie-L. D., Montréal.—Est-il nécessaire, pensez-vous, de dire par la petite poste que les écrits signés : Aimée Patrie, Fauvette, Violette, etc., sont acceptés ? Ces noms ne suffisent-ils pas ?

Mlle C.-T. B., Québec.—Notre aimable chroniqueuse, Françoise, de *La Patrie*, vous a dit vrai en ce que vous me rapportez. Mais nous avons publié, en mars 1897, et rappelé vingt fois depuis, que tout collaborateur doit nous donner son nom, son adresse. Libre à chacun de prendre le nom qui lui plaît comme signature de l'article à publier. Quant au nom réel, dès lors qu'on nous dit de ne point le divulguer, nous ne le disons à personne. Nous publierons votre article aussitôt que possible : veuillez donc, en attendant, être assez bonne de nous dire le nom que vous choisissez pour cet article—et nous donner votre nom responsable.

Emile B., Montréal.—Vous verrez, dans l'éclat de rire que soulèvera votre gracieuse nouvelle, comme tout le monde s'écriera : "C'est bien ainsi que nous nous représentions Mlle Pulchérie !..." N'allez pas mettre votre menace à exécution, et envoyez-nous de ces jolies choses souvent. Vous savez bien, vous aussi,

cher confrère, que votre nom seul suffit au MONDE ILLUSTRÉ.

Studeux, Montréal.—Merci de votre amabilité. Nous publierons le plus tôt possible. Soyez persuadé que c'est excellent pour vous, pour nos jeunes littérateurs, de ne point craindre de publier ce qu'ils composent ; de continuer à travailler ferme.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Après avoir donné du Sardou, pendant toute une semaine, les directeurs de ce populaire théâtre ont décidé d'essayer de la comédie légère de Mortimer, pour cette semaine. Ceux qui ont déjà entendu *Clo-riana* se rappelleront sans doute que cette pièce est sans contredit l'une des meilleures productions comiques en vogue. Le théâtre Français, en la reproduisant, ne peut que s'attirer la faveur du public. M. Reynolds remplira le rôle de Léopold Fritz Jocelyn, qui, si on s'en souvient, change de situation en prenant la livrée de son domestique Spinks, ce, dans le but de se faire aimer pour lui-même et non pour sa position, par la belle de son choix. Mais il arrive que la belle a une idée parfaitement identique et dans le même but, toujours, se met dans les jupes de sa servante Kittie ; d'où une foule de complications qui amènent les personnages à des scènes d'un comique achevé. Avec Mlle Pauline Hall, la perle des étoiles en fait d'opéra, celle qui donna naissance au rôle d'Ernine et qui créa, peut-être le plus grand nombre de rôles d'opéra, sur le continent, la partie dramatique de cette semaine, est la grande attraction. Mlle Hall nous est arrivée avec un répertoire brillant et entraînant. Remarquons en passant que les dames auront l'avantage de voir plusieurs magnifiques toilettes. Nelson Downs, le célèbre jongleur, a été en outre engagé pour appuyer Mlle Hall.

PARC SOHMER

Voici les beaux jours qui reviennent... oh ! sans se presser, croyez-le ! Car, au moment où j'écris, *le diable bat sa femme* : à travers de maigres rayons de soleil, tombe une neige fine paraissant vouloir pleurer—elle se change en larmes avant d'arriver à terre.

En attendant le retour, le vrai et franc retour du printemps, il faut tâcher de respirer le bon air, sans être obligés de courir au loin pour le trouver. C'est au Parc Sohmer qu'on en jouira. Nous espérons que pendant le temps du carême, les amusements y resteront avant tout honnêtes, et que les familles pourront y aller sans crainte.

GRAVURE-DEVINETTE



Au café-concert. Où donc est la cithare et la jeune fille qui en joue ?

CONSEILS PRATIQUES

Pour détruire les cors.—Pour détruire les cors, une application bien simple est celle-ci : Faites un cataplasme de mie de pain et de vinaigre fort.

Mettez le pain et le vinaigre en contact pendant trente minutes ; appliquez sur le cor en vous mettant au lit. Une seule fois suffit.

Un moyen ingénieux de se tirer une épine du pied.—Lorsqu'une épine s'est introduite dans notre pied ou dans toute autre partie de notre chair, nous éprouvons, surtout lorsqu'elle est très fine, la plus grande difficulté à l'en extirper. Vous avez cependant, en général, à portée de votre main, dans le plus humble village comme à Montréal, le plus merveilleux en même temps que le plus simple des instruments pour procéder à cette opération de petite chirurgie.

Prenez une plume métallique, appuyez ses deux becs sur votre peau ; ils s'écarteront et vous arriverez facilement à amener le bout de l'épine malencontreuse entre les deux becs. A ce moment, rendez-leur la liberté : l'élasticité de l'acier les fera se rapprocher, ils saisiront la mince épine que vos doigts ne pouvaient tenir, et, en retirant la plume, vous retirerez aussi le corps étranger qui vous gênait.

ROLES RENVERSÉS



LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

D'abord Carmen souhaita ardemment que M. d'Alboize eût quitté la Suède ; puis, dans son cœur meurtri, elle n'eut plus le courage d'espérer ce départ.

Elle n'avait rien fait pour se rapprocher du jeune homme ; c'était M. de Saint-Hyrieix, qui, par son aveugle ambition, réunissait de nouveau ces deux êtres que le destin avait séparés.

Carmen rendait justice à la bonne éducation de Robert ; mais elle devinait son âme ardente : elle avait vu le reflet de sa flamme dans les yeux du jeune homme, quand il lui avait fait ses adieux, le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Eh bien ! Carmen éviterait les dangers dont elle avait l'intuition ; elle dirait franchement à Robert :

— Je m'appelle Mme de Saint-Hyrieix... Ne l'oubliez jamais.

Elle se sentit la conscience soulagée, comme si elle était déjà sortie victorieuse d'un premier combat.

Après tout, elle serait trop naïve de ne pas se réjouir en pensant à la joie de l'officier quand il la reverrait à l'improviste.

Elle s'ennuierait moins auprès de son mari. Elle ne reteindrait de cet interminable voyage de noces que le séjour à Stockholm.

Elle finit par remercier mentalement Firmin de cette idée.

Carmen repoussait avec véhémence l'ombre d'un péril. Elle connaissait ses devoirs, et ne cessait pas de les remplir.

La jeune femme resta longtemps plongé dans ses méditations ; tantôt son front s'attristait, tantôt un délicieux sourire illuminait son visage ; finalement, elle se refusa à approfondir davantage ces brulantes hypothèses qui la troublaient si fort.

Elle eut un geste résigné.

Ce n'est pas de son plein gré qu'elle allait à Stockholm ; son mari voulait l'y mener ; elle obéissait à M. de Saint-Hyrieix.

XXXV

RÉUNION

Ce fut par une matinée enchanteresse que M. et Mme de Saint-Hyrieix arrivèrent dans la capitale de la Suède.

C'était le 15 juin. Il y avait deux mois que le voyage de noces durait.

Carmen trouva étrange et poétique cette ville bâtie si pittoresquement sur ses sept îles principales, au milieu de ce délicieux lac Mœlar.

La Venise du Nord est entourée d'un cercle de rochers, de forêts et de collines. Elle est sillonnée de canaux qui donnent à l'atmosphère une fraîcheur et une douceur apaisantes. Elle change d'aspect à chaque rue. Ses places ornées de statues royales, ses monuments à l'architecture harmonieuse, ses églises grandioses charment les yeux.

La flèche de fer à jour de l'église des Chevaliers est une pure merveille.

Carmen trouva le Djurgarden adorable ; c'est la promenade principale de la ville. Pour s'imaginer cet Eden touffu, il faut penser à notre Bois de Boulogne ; mais le Djurgarden est plus agreste, plus intime. Les flots du lac Mœlar lui font une ceinture mouvante. Les rayons du soleil se jouent sur ces eaux qui ont le reflet de l'acier et dans lesquelles se mirent les masses verdoyantes du parc.

Le couple était descendu au Grand Hôtel, en face du palais royal, tout près de la légation française.

Carmen s'abandonna au charme subtil de ses premières impressions ; elle se sentait tout autre.

La vue d'un chien lui rappela brusquement *Christiern*, le grand lévrier suédois, gris de fer, qui avait parcouru avec elles toutes les landes du pays de Kerlor.

Il se passa dans le cerveau de la jeune femme un bouleversement

singulier, quelque chose comme une absence de mémoire dont elle cherchait à se donner l'illusion.

Cette amnésie volontaire la plongea dans le rêve le plus captivant.

Elle était encore là-bas ; ce n'était pas la Baltique qu'elle entendait mugir au loin, c'était l'Océan qui grondait à quelques pas d'elle.

Elle n'avait pas quitté Kerlor ; elle était toujours la vierge druidique, hôtesse de la forêt sacrée.

Aucun souffle brutal n'était venu flétrir la fleur d'idéal qui allait éclore au fond de son âme.

Le lendemain de leur arrivée, il y avait précisément une soirée à la légation de France.

Saint-Hyrieix n'avait pas perdu son temps. Il était allé immédiatement rendre visite à M. de Birague, et il s'était entretenu longuement avec ce personnage qui, à force de patience et de ténacité, avait fini par s'imposer dans les cercles politiques.

Birague, sachant gré à Saint-Hyrieix de s'être adressé à lui, d'avoir vu poindre à l'horizon ce nouvel astre, était tout disposé à l'accepter comme satellite, le jour où les complications et les intrigues parlementaires auraient forcé le ministre actuel à quitter l'hôtel du quai d'Orsay, pour faire place au Talleyrand futur.

Naturellement, Saint-Hyrieix était parti en emportant une invitation pour le lendemain.

Il avait recommandé à sa femme de ne rien négliger pour être la reine de cette fête.

La présomption et la vanité de Firmin n'avaient pas fâché Carmen ; malicieusement, retrouvant son esprit de jeune fille, elle avait fait une rapide réflexion sur l'aveuglement de son seigneur et maître.

Mme de Saint-Hyrieix fut très entourée et très complimentée, bien qu'elle se trouvât dans un milieu où la réserve professionnelle s'étalait dans toute sa solennelle splendeur.

Elle se sentait mal à l'aise parmi ces diplomates gourmés et ce monde officiel raide et ennuyeux.

La perspective d'y passer sa vie n'était pas faite pour la rasséréner.

A défaut d'expansion, elle se montra pourtant très avenante et enchanta tout le personnel de la légation, aussi bien que les invités étrangers ; mais l'hommage resta concentré et discret.

Robert d'Alboize venait d'entrer.

Le marquis de Birague accueillit le capitaine avec un empressement marqué.

— Arrivez donc, mon cher capitaine... Je vais vous présenter à de nouveaux arrivés, lui dit-il, des compatriotes.

Robert d'Alboize se trouva tout à coup en face de Carmen et de Saint-Hyrieix.

L'officier pâlit, tant la commotion qu'il reçut au cœur fut violente. Il se troubla un moment.

Le marquis de Birague présenta avec une politesse raffinée.

— Mme de Saint-Hyrieix... M. de Saint-Hyrieix.

Le front de Robert devint encore plus pâle sans que le moindre muscle de son visage tressaillit pourtant.

Il savait Carmen mariée ; il avait reçu une lettre de Georges lui annonçant l'événement ; mais il se disait qu'il ne reverrait plus celle dont il garderait éternellement le souvenir.

Birague continua :

— Le capitaine Robert d'Alboize, qui revient de Christiania et qui a l'heureuse fortune de rentrer à Stockholm, précisément pour assister à cette soirée.

M. d'Alboize ! fit Saint-Hyrieix, très cordialement, Je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, que vous étiez rentré en France.

— Ah ! vous vous connaissez, fit le marquis de Birague... Alors, vous aurez d'autant plus de plaisir à vous retrouver.

Le futur ministre des affaires étrangères s'éloigna. On venait, d'ailleurs, d'annoncer la présence du président du conseil suédois.

Firmin et Robert se serrèrent la main. Carmen tendit la sienne à l'officier, qui la pressa.

— C'est singulier, reprit le mari, qui donc m'avait dit que vous n'étiez plus ici ?

Il chercha dans sa mémoire.

— J'aurai lu cette fausse nouvelle dans un journal...

Il se tourna vers sa femme.

— Ce n'est pas vous, madame, qui m'avez induit en erreur, touchant le lieu de résidence de M. d'Alboize ?

— Non, répondit Carmen, ce n'est certainement pas moi.

— Enfin, poursuivit Saint-Hyrieix, je vous demande pardon, capitaine, si j'ai paru un peu surpris tout d'abord... Je suis très heureux de vous serrer la main... Figurez-vous que Mme de Saint-Hyrieix ne voulait pas venir à Stockholm.

Elle répliqua :

— Vous oubliez, monsieur, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Robert avait enfin réussi à se maîtriser. Il répondit :

— J'aurais été désolé moi-même si mon séjour s'était prolongé en

Norvège, et si j'avais manqué l'occasion imprévue de vous présenter mes respects.

Toute contrainte avait disparu.

Carmen et Robert s'entretenaient très amicalement. L'officier ne fit aucune allusion au mariage de la jeune femme.

Ils causèrent de Georges et d'Hélène, de la comtesse douairière de Kerlor, du beau pays de Bretagne.

Elle questionna l'officier au sujet de son avenir.

Il répondit que sa situation n'avait pas changé ; cependant, d'après certains indices, il ne lui semblait pas impossible qu'il rentrât en France.

Il ne put réprimer un soupir et s'écria :

— Nous sommes destinés à nous revoir, et toujours de la même façon fugitive... Je ne passerai qu'une semaine à Paris... Vous voulez bien conserver mon titre d'ami ?

— Certainement, M. d'Alboize.

Ils s'abandonnaient à la joie de se trouver ensemble et se refusaient à croire que le lendemain ils pourraient être de nouveau séparés.

Au moment où M. de Saint-Hyrieix revint prendre possession de sa femme :

— Je vous remercie, dit Firmin à Robert, d'avoir voulu servir de cavalier à Mme de Saint-Hyrieix... Vous ne vous figurez pas, mon métier est absorbant.

Avant de prendre congé de Robert d'Alboize, le mari, restant dans la note classique, n'oublia pas d'inviter l'officier à les venir voir au Grand Hôtel.

Au fond, Saint-Hyrieix agissait dans le même esprit d'égoïsme qui était invariablement le fond de sa nature.

Il se disait que M. d'Alboize les piloterait dans Stockholm et leur indiquerait les excursions les plus agréables.

Robert promit que, dès le lendemain, il se mettrait aux ordres de M. et Mme de Saint-Hyrieix.

Le mari rayonnait.

Il se rendait bien compte que les tête-à-tête conjugaux manquaient parfois d'animation, sans qu'il soupçonnât pourtant le motif de leur froideur.

La présence de M. d'Alboize rendrait à Carmen tout son enjouement et le pauvre mari ne serait plus victime des petits caprices de sa femme.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que M. de Saint-Hyrieix crut le moment venu de faire preuve d'une gaieté spéciale.

— Ma chère amie ! s'écria-t-il, vous ne sauriez croire comme cette soirée officielle m'a paru longue.

— Vraiment ?

— Et pourtant, elle me sera des plus profitables.

— Vous croyez ?

— Certes, car je suis persuadé qu'elle aura une grande influence sur mon avenir.

— Alors tout est pour le mieux.

— Birague a pris vis-à-vis de moi des engagements formels.

— Et vous êtes satisfait ?

— Je le suis surtout de me retrouver seul auprès de vous... loin des cérémonies, loin de l'étiquette... N'éprouvez-vous pas le même contentement ?

Elle garda le silence, ne prêtant qu'une oreille distraite aux propos de son mari.

— Il est vrai, poursuivit Firmin, que vous avez triomphé au cours de cette soirée... C'est justice, ma chère!... je ne vous ai jamais vue plus en beauté.

Il prit la main de sa femme. Carmen eut un tressaillement involontaire. Elle se sentait brusquement rappelée à la froide réalité.

XXXVI

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN

Robert arriva à l'heure attendue. Les époux et l'officier firent une longue promenade dans la ville. Ils visitèrent les monuments : le musée royal de peinture et sculpture ; l'église des Chevaliers, qui contient les sépultures des rois de Suède, l'église principale, Saint-Nicolas ; ils virent le Castel, la forteresse armée d'innombrables canons.

Saint-Hyrieix, avec la haute opinion qu'il avait de lui-même, ne s'étonnait de rien ; il semblait même tout connaître beaucoup mieux que Robert, qui pourtant avait étudié, avec son attention réfléchie les moindres détails de la ville.

Le diplomate était heureux de vivre, de respirer largement, de se

montrer à la population scandinave, enchantée évidemment de posséder un tel phénix dans ses murs.

On se sépara très tard, après avoir réglé le programme de la journée suivante.

Le lendemain on déjeuna à Hasselbacken, un pavillon enfoui sous les frondaisons du Djurgarden ; ce fut un moment délicieux.

Robert d'Alboize ramenait toujours la conversation sur Kerlor ; il était heureux de se rappeler les heures bénies qu'il avait passées auprès de la jeune fille. Carmen apprit à l'officier que Georges et Hélène se préparaient à retourner en Bretagne.

La comtesse Georges de Kerlor allait bientôt être mère ; selon toutes les prévisions, le nouvel héritier viendrait au monde dans le domaine séculaire.

Avec sa franchise bien connue, Mme de Saint-Hyrieix raconta à Robert ce qui s'était passé à la suite de la faillite du *Crédit général de l'Ouest*.

La fortune mobilière de la famille avait été très menacée. On avait réussi pourtant à atténuer les pertes d'une façon sensible, puisque les dividendes distribués se montaient à cinquante pour cent.

Georges et Carmen avaient voulu que leur mère ne supportât en aucune façon les conséquences de cette réduction de ressources.



Nous sommes destinés à nous revoir, et toujours de la même façon fugitive.—
Page 717, col. 1.

Carmen, avec son équité reconnaissante, rendit pleine justice au désintéressement de M. de Saint-Hyrieix. Elle estimait qu'elle devait ce témoignage de gratitude à son mari, et, en même temps, elle tenait à ce que l'officier n'ignorât rien de sa vie et de ce qui avait motivé sa résolution.

Elle ajouta :

— Mon frère voulait partir à l'étranger... Vous savez à quel point il a toujours été hanté par l'idée des grands voyages ; mais notre mère se fût alors trouvée seule ; ma belle-sœur a demandé à Georges de différer ce départ, au moins jusqu'à ce que nous soyons rentrés.

— Ce qui ne tardera pas, dit Saint-Hyrieix.

Il prit un air très important et hochait la tête d'une façon entendue.

— Cependant, rien ne prouve que, à notre tour, nous pourrions rester en France... Du jour au lendemain, je puis être chargé par le gouvernement d'une importante mission.

Carmen resta impassible, mais son clair regard, fixé sur celui de Robert, signifiait qu'elle devait accepter les plus tristes éventualités. Saint-Hyrieix poursuivit avec regret :

— Ce serait bien fâcheux pour cette pauvre comtesse de Kerlor, qui n'aurait plus aucun de ses enfants auprès d'elle... L'existence est ainsi faite... La fortune n'empêche pas les plus impérieuses né-

cessités... Je me dois à mon pays... Vous comprenez cela, vous, M. d'Arboize, car vous servez aussi la France.

Le front de la jeune femme se voila, car elle pensait à sa mère ; elle la voyait isolée, vieillissant triste et malade, en danger de mort peut-être sans un seul de ses enfants à ses côtés.

Elle répondit, comme si elle voulait calmer ses propres perplexités :

—Ce n'est pas dans la position d'Hélène que l'on peut voyager.

—C'est vrai, reconnut Saint-Hyrieix... La prochaine venue de mon petit neveu ou de ma petite nièce s'oppose pour le moment aux fatigantes pérégrinations à travers l'univers.

Robert prononça :

—Il faudra attendre ensuite que l'enfant ait un peu grandi.

—Oui, murmura Carmen, je me rassure.

—Ma chère, reprit Saint-Hyrieix, il ne faut pas vous creuser la cervelle ainsi pour des hypothèses... En ce moment, nous sommes parfaitement heureux... Je ne sais rien de plus ravissant que ce déjeuner sous les arbres du Djurgården... Je vous remercie, M. d'Alboize, de m'avoir donné cette inoubliable sensation.

Carmen eut une légère contraction des lèvres.

Elle se rappelait le goûter de Kernéis, dans la maison rustique du sculpteur.

Ce retour vers le passé lui mit au cœur une amertume.

Comme si Robert devinait ce qui l'agitait en ce moment, il se mit à parler de son ami, Paul Vernier.

—Que devient-il, ce Michel-Ange ? demanda Firmin avec la condescendance un peu railleuse d'un grand homme politique pour un artiste.

Robert avait justement reçu une lettre de Paul au commencement du mois.

M. et Mme Vernier, installés à Paris, habitaient une maison près de l'Observatoire.

Le sculpteur avait un atelier très grand, où il travaillait avec longue, préparant des chefs-d'œuvre pour l'année suivante. Il comptait sur une médaille au Salon.

Son existence matérielle était assurée, grâce à la commande faite par M. Silverstein, le riche financier, qui avait confié à l'artiste la décoration de son hôtel en construction.

—Tiens ? fit Saint-Hyrieix avec un mouvement épique, je commanderai mon buste à ce garçon.

Robert d'Alboize était heureux de parler de son ami Paul.

L'officier formait les vœux les plus sincères pour la réussite du sculpteur, qu'il affectionnait à l'égal d'un frère.

Carmen souriait doucement ; elle éprouvait une grande satisfaction en voyant Robert exprimer si vivement ses sympathies.

M. de Saint-Hyrieix et le monde où il vivait n'avaient pas de ces généreuses expansions et semblaient ignorer le sentiment de la réelle amitié, le plus sacré après celui de l'amour.

La jeune femme se représentait par la pensée les époques héroïques : Robert aurait été le second de Paul ; il eût épousé ses querelles et combattu la rapière au poing pour la cause commune.

Après le déjeuner, la voiture, qui avait amené les trois personnes à Hasselbacken, les conduisit au bateau à vapeur par lequel on gagne le palais de Rosendal.

C'est une des résidences estivales du roi, un séjour qui correspond à ce qu'était Saint-Cloud avant la guerre.

Le pays continuait à ravir Mme de Saint-Hyrieix.

Les moissons s'annonçaient abondantes ; la limpidité de l'atmosphère et la pureté de l'air, rafraîchi par les brises de la Baltique, donnaient à Carmen la sensation d'une sorte d'Eden.

A Rosendal, on s'arrête dans une chaumière.

Les meubles blancs et roses, au dessin primitif, donnaient un caractère d'exquise tranquillité et de sincérité à l'humble demeure.

On y but du lait frais et on revint à Stockholm au coucher du soleil qui s'endormit superbe dans les eaux paisibles et rougeoyantes du Mœlar.

Les jours se succédèrent au milieu de cette quiétude.

Robert d'Alboize arrivait au Grand Hôtel chercher les voyageurs, et l'on partait pour des excursions de plus en plus pittoresques.

Firmin, peu accessible au pittoresque, continuait ses conférences sur la politique extérieure. Richelieu lui-même n'avait pas émis de plus savantes théories sur l'extension de la France.

Robert d'Alboize écoutait avec déférence.

On arriva ainsi au 24 de juin. Il fut convenu qu'on passerait cette nuit sur pied pour jouir du spectacle présenté par la ville.

En effet, cette nuit-là, tous les habitants de Stockholm célébrent la Saint-Jean.

Par un reste des traditions antiques et des fêtes du Soleil, les Suédois dansent autour des feux allumés sur chacune des montagnes qui entourent Stockholm, à chaque carrefour de la ville.

Le soleil ne se couche pas. La cité tout entière baigne dans une

féérique lumière blanche qui tient à la fois de l'aurore et du crépuscule.

Les couples amoureux sont partout. On les voit se promener enlacés, oubliant le reste du monde.

L'étreinte est douce, chaste, n'éveillant aucune pensée malsaine.

L'homme et la femme se contemplent avec sécurité ; dans leurs yeux à l'expression rêveuse passent des sentiments de protection mutuelle, de confiance partagée, d'appui réciproque.

Ces êtres sont confondus dans une tendresse contemplative qui les transporte au pays de l'amour éternel.

Ils passent comme des ombres légères, rasant le sol ; on entend à peine leurs soupirs que la brise emporte.

A chaque pas, on rencontre un couple.

Dans les rues, sur les bancs, sur des troncs de sapin, le duo printanier se chante en sourdine.

Les cafés sont fleuris et parfument la nuit, pendant qu'à chaque détour des orchestres répandent leurs sonorités joyeuses, que l'écho transmet au loin, emplissant Stockholm d'une joie sans mélange.

Les bateaux sillonnent le lac Mœlar comme autant de lucioles qui vont d'une île à l'autre.

Les rondes s'animent sur les collines, autour des feux de la Saint-Jean avec des jeux de lumière et d'ombre du plus gracieux effet.

Carmen se souvenait qu'en Bretagne, cette nuit-là, on allumait aussi des feux de réjouissance. Les mélodies scandinaves étaient plus harmonieuses que les chants de l'Armor, où semble dominer la puissante symphonie de l'Océan.

La jeune femme s'abandonnait, enthousiasmée, à cette tendresse universelle ; elle éprouvait cette plénitude du cœur qui fait que les fibres les plus mystérieuses vibrent à l'infini.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de ces belles filles blondes, à la chair laiteuse, aux yeux bleus, dont les formes accomplies évoquaient autant d'images de statues de la République.

L'homme, grand et fort, lui aussi, avec des mouvements lents et doux, rapprochait de lui sa compagne docile ; elle s'appuyait plus étroitement sur le bras de son compagnon ; c'était charmant comme une caresse qui ne doit jamais finir, ou qui se renouvelle sans cesse.

Robert fit entrer M. et Mme de Saint-Hyrieix dans un café où on leur servit du punch glacé.

Le diplomate daigna se montrer moins gourmé. Il s'écria :

—C'est splendide ! Je n'aurais jamais cru que l'on s'amusât autant sous ces latitudes... On ne m'avait parlé jusqu'ici que de la nuit de Saint-Jean à Grenade.

Il se tourna vers sa femme :

—Que diriez-vous, Carmen, si le ministre me laissait à Stockholm ?

Elle ne put s'empêcher de répondre :

—L'espérez-vous ?

Firmin répondit :

—C'est une façon de parler... J'accepterais volontiers un poste en Suède en attendant une mission plus importante... Qui sait où l'on va m'envoyer... Ah ! nous regretterons plus d'une fois cette nuit de la Saint-Jean.

Après s'être reposés pendant une demi-heure, ils reprirent leur promenade.

Les couples chantaient toujours le divin cantique dans la nuit lumineuse ; leur nombre semblait encore avoir augmenté.

—Quelle heure est-il donc ? demanda Saint-Hyrieix, qui ne pouvait longtemps sacrifier au pittoresque et qui ne savourait plus les charmes de la fête... Il ne doit pas être loin de minuit.

Il regarda sa montre ; elle marquait trois heures du matin.

Il s'écria :

C'est prodigieux ! Je n'aurais jamais cru que la notion du temps pût s'effacer ainsi.

Carmen et Robert eurent un geste d'émoi.

Les heures avaient passé vite pour eux.

—Il faut songer à rentrer, déclara Firmin.

—Monsieur d'Alboize, je vous prie de nous reconduire au logis. Ma journée de demain est très remplie et j'ai besoin de repos.

Robert offrit le bras à Mme de Saint-Hyrieix.

—C'est très gentil tout cela, poursuivit Firmin... Je regretterais infiniment de n'avoir pas vu cette allégresse populaire ; mais je ne dois pas oublier que je ne suis pas venu uniquement dans le royaume de Suède et Norvège pour y consommer des boissons glacées.

PIERRE DE COURCELLE,

A suivre

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Duesber est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
354 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carafel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD,



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

10042



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

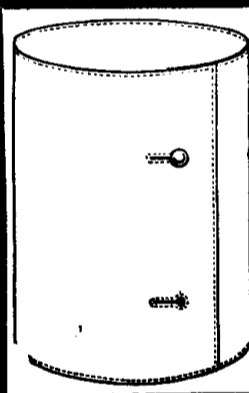
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX | CHAPEAUX !!

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des tats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Par ce patentes, pas de paye.

MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office. 625 F St., Washington, D. C.

LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie en français Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous recevrez aussi en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BANQUE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION :

60,293

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL. BELL 7263. MONTRÉAL

MARCHAND 064 P.Q.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR

ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE

DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT

TIBRE - ÉPUISEMENT, etc., avec les

PILULES ANTONIO

toniques, réparatrices, reconstruisantes. S'obtiennent chez

Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépositaire à Montréal : ANTON DUCRAY.